

Statistiquement parlant

Guillermo Kozlowski

Les statistiques sont omniprésentes dans notre quotidien à tous : que ce soit sur notre santé, notre travail, notre éducation, mais aussi nos loisirs ou notre politique. Pour faire une campagne électorale, on va, bien entendu, faire des sondages; pour vendre un nouveau produit, une étude de marché.

Pour décider d'une politique sociale, on regardera toute une série de chiffres produits par les différents services sociaux. C'est d'après des statistiques que les subsides sont accordés à tel ou tel secteur, et surtout, c'est avec elles que l'on évalue l'action réalisée et que s'envisage l'avenir. Pour mettre en place une politique éducative, on établit désormais des moyennes de chaque compétence enseignée. Une requête sur Google, c'est une recherche du site qui, statistiquement, devrait vous convenir le plus, et la publicité ciblée qui finance la plupart des sites internet n'est rien d'autre qu'un calcul de statistique sur des corrélations : si vous aimez telle voiture, alors, il est statistiquement probable que vous utilisiez des rasoirs jetables.... Et skype vous propose de contacter vos amis par facebook s'il constate que l'activité de vos contacts est faible, encore une fois c'est une statistique. Il est devenu courant d'expliquer ou de résumer un match de football avec des données statistiques (le pourcentage de passes réussies par une équipe ou celui des tirs « cadrés »). Toutes ces statistiques donnant ensuite lieu à d'infinies comparaisons ; en Allemagne, le taux de chômage est inférieur à celui de l'Italie... Les écoles espagnoles sont moins performantes que celles de Singapour, etc.

Les statistiques sont quotidiennes et « parlantes » (bavardes ?). Mais que sont les statistiques ? Qui les produit ? D'où parlent-elles ? Comment se met en place ce savoir statistique si présent ? Nous n'envisageons pas de développer un rapport moral : les statistiques, c'est bien ou c'est mal, ou s'il faut les combattre ou les développer. Ni, encore moins un cri déchirant sur la perte de l'humain. Nous vous proposons de nous attarder sur ce qu'implique cette présence massive de chiffres.

Parler des statistiques, c'est parler de deux choses à la fois, en ce sens qu'elles nous concernent de deux manières à la fois.

Les statistiques, on s'en sert, et on en produit; de fait, on produit des statistiques à partir d'actions et on agit à partir des statistiques produites. On fabrique des objets sociaux à partir des statistiques, mais les statistiques sont des savoirs propres aux objets sociaux qu'on a constitués. Alain Desrosières met ce constat en évidence dans son commentaire d'une enquête sur la pauvreté en Angleterre datant déjà de la fin du XIX^{ème} siècle, réalisée par un des premiers statisticiens : Udney Yule « Les données utilisées tant pour évaluer la pauvreté totale (indicateur de résultats) que les moyens mis en œuvre en principe pour la réduire sont toutes issues de la gestion des bureaux locaux (Poor Law Unions) administrant l'assistance. Cette circularité ne semble pas avoir préoccupé Yule ni ceux à qui il présente son étude. Dans ce cas, l'identification entre la pauvreté et le recours aux diverses branches de l'aide publique est suffisamment acquise pour que l'objet puisse être assimilé à l'action supposée la combattre. Cette assimilation n'a rien d'exceptionnel : elle peut être relevée pour la maladie (médecine et hôpital), la délinquance (police et justice) ou, plus récemment, le chômage (bureaux d'emploi). Le cercle, déjà fermé, n'est plus visible. »¹.

1 DESROSIERES Alain, « La politique des grands nombres », éd. de la découverte, 2010 (réédition), p 314.

Qu'est-ce qu'un pauvre ? Un bénéficiaire de la Poor Law Unions. Quel est le travail des Poor Law Unions ? Réduire la pauvreté. Qu'est-ce que le chômage ? Avoir droit à une allocation de chômage². Et qu'est-ce que le travail de l'assurance chômage ? Réduire le chômage. Du coup on peut comprendre certains raccourcis, par exemple cette obsession pour « infléchir la courbe du chômage », puisque c'est bien cela qu'on regarde, et c'est bien de cela qu'on s'occupe.

Disparaît alors du regard critique en devenant une évidence, le fait que le regard statistique finit par consolider un domaine de travail. L'interprétation des statistiques peut provoquer des débats, l'opportunité d'en produire en suscite plus rarement. Mais, il sera plus exceptionnel encore d'interroger sur la pertinence de nos objets de travail ainsi constitués.

Dit autrement, cohabitent deux sortes de regards critiques relativement courants sur les statistiques. Le premier revendique « l'humain » en opposition aux nombres, ou l'affectif voire l'intuitif contre le rationnel et, en fin de compte, une approche qualitative contre une approche quantitative. La seconde invoque des discussions sur une statistique particulière : quelle catégorie de chômeurs est-il opportun de décompter dans les statistiques du chômage ? Quels produits faut-il prendre en compte pour le calcul de l'inflation, etc.

Notre proposition diffère un peu des deux précédentes. Il est vain d'opposer les approches qualitatives et quantitatives. Toute approche quantitative sera aussi qualitative : parce qu'elle compte des éléments dont on postule qu'ils ont une qualité en commun.

Quant au regard sur les « ingrédients » employés pour fabriquer les différentes données, il est important ! Malheureusement, il n'est pas très efficace sans une critique préalable des objets-mêmes des statistiques.

Science de l'État

Il existe une tension entre action et description dans les statistiques modernes, et elle est bien visible dans le domaine social (la circularité évoquée par Alain Desrosières). Présenté d'une manière un peu imagée, il s'agit d'aller au bout de cette étrange sensation que, dès lors que se détermine un problème social statistiquement, le type d'action préconisée est déjà établi. Mais, en même temps, toute contestation d'un diagnostic serait illégitime puisque celui-ci se présente comme une description scientifique.

Par exemple : « les chiffres du chômage montrent le décrochage d'une partie des individus ». C'est un constat... mais qui induit la démarche à suivre pour infléchir la courbe du chômage. Il ressort

² En Belgique, les statistiques administratives les plus proches des recommandations du BIT sont celles des demandeurs d'emploi inoccupés inscrits (DEI). Elles comprennent :

- Les chômeurs complets non liés par un contrat de travail et bénéficiant d'allocations de chômage ou d'attente, et qui sont inscrits comme demandeurs d'un emploi à temps plein. Il s'agit soit de travailleurs dont le contrat de travail a pris fin, ils perçoivent des allocations de chômage sur la base de prestations de travail; soit de jeunes qui bénéficient d'allocations sur la base des études après avoir accompli une période de stage. Au Forem, ils sont dénommés demandeurs d'emploi demandeurs d'allocation (DEDA), à l'ONEM ce sont les Chômeurs Complets indemnisés demandeurs d'emploi (CCIde);
- Les jeunes demandeurs d'emploi pendant leur stage d'attente (avant qu'ils aient droit aux allocations);
- Les demandeurs d'emploi qui doivent s'inscrire obligatoirement, mais qui n'ont pas droit à des allocations payées par l'ONEM. Il s'agit de certains chômeurs complets exclus temporairement du bénéfice des allocations de chômage, durant la durée de leur exclusion, de demandeurs d'emploi présentés par les CPAS ou par l'AWHIP;
- Les demandeurs d'emploi inoccupés et librement inscrits. Il s'agit de demandeurs d'emploi non indemnisés parce qu'ils n'ont pas droit aux allocations, et qui ne sont pas occupés dans un emploi. Ils ne doivent pas obligatoirement être inscrits comme demandeurs d'emploi, mais peuvent s'inscrire librement. Cette inscription devra alors être régulièrement confirmée par l'intéressé pour pouvoir être maintenue. Préalable méthodologique de l'IWEPS ; « Séries statistiques du marché du travail en Wallonie, Décembre 2011 » disponible à l'adresse :

<http://www.iweeps.be/sites/default/files/dmc1112.pdf>.

immédiatement qu'un travail efficace exige qu'on s'occupe différemment des chômeurs qui ont « décroché » (on pourrait tenir le même discours sur des élèves du secondaire) que de ceux qui « plombent » la courbe.

Ce constat, en général est présenté comme une découverte effrayante, qui appelle à une action immédiate et résolue... Cette idée s'exprime depuis que le chômage existe, c'est-à-dire depuis que l'État s'occupe de la question et aussi met en place une connaissance statistique du problème, à savoir, vers la fin du XIX^{ème} siècle. A constat semblable, réponse semblable : il faut créer une catégorie pour les « irrécupérables », pour s'en occuper différemment et les séparer des « récupérables ». Il faut séparer ceux pour qui le problème est le chômage de ceux qui relèvent de la psychiatrie (ou de la criminalité, ou de la dégénérescence ce sont les termes du XIX^{ème})... Il faut séparer les élèves en difficultés de ceux qui ne sont pas en mesure de suivre un cursus normal... Il faut séparer les condamnés qui peuvent être réhabilités des « cas perdus »... Il faut séparer les immigrés assimilables de ceux qui ne s'intégreront jamais.

Mais à leur tour, ceux qui semblent être des cas perdus doivent être divisés en catégories. On est toujours en danger de devenir un « cas perdu » quelle que soit notre situation, mais on ne le devient jamais tout-à-fait parce que dans ce cas, le pouvoir n'aurait plus rien à dire.

Trier les pauvres

Trier les pauvres est une préoccupation qui apparaît dès la fin du moyen âge. Lorsque les liens rigides qui unissent les lignages se fissurent, cela entraîne l'apparition d'individus détachés de la société. Les paroisses organisent alors une sorte d'assistance publique. Mais, celle-ci ne peut être inconditionnelle. Il s'agit de rattacher les individus, donc il importe de trier les « rattachables » et de les séparer des irrécupérables³.

Peu à peu, cette aide locale va être remplacée par une politique d'État. Le contexte n'est plus du tout le même. Dès lors que la grandeur d'un État devient liée à sa capacité de production, et non à sa dimension, cette capacité de production exige de porter une attention à la main d'œuvre (L'exemple extrême est le contraste entre les riches Pays Bas et la pauvreté de la Russie).

Le tri des chômeurs, mais aussi la gestion de la santé publique ou de l'éducation nationale, nécessite de nouveaux outils. Et c'est dans ce cadre que se met en place la statistique, c'est-à-dire étymologiquement, la science de l'État⁴.

Dès le départ se pose la question de l'action, l'action d'un État sur un très grand nombre d'individus.

Il faut avoir une prise sur cette masse. Pour la définir, la question posée devient que peut-on en faire⁵ ? Comment peut-on tirer le meilleur d'un individu ? Or, il était impossible de posséder une connaissance personnalisée de chacun et aucun corps intermédiaire assez structuré, ni assez fiable n'ouvrait sur une connaissance en cascade. La promesse de la statistique est « **transmuer de l'individuel volatil en social solide** »⁶.

Il est impossible de développer une politique individuelle. En revanche, il est possible de découper des catégories à partir d'une courbe qui représente la durée du chômage, le niveau d'études, l'âge des chômeurs, etc. Il est tout à fait possible de croiser ces courbes et de répartir les chômeurs selon différents critères. Dans chaque catégorie, on peut calculer l'écart par rapport à la moyenne, et du coup, individualiser le traitement d'un chômeur. Avec un savoir très général, on peut avoir une action à la fois massive et très individualisée, ou en tout cas très individualisante.

Monsieur Untel a 36 ans, tel niveau d'étude et est au chômage depuis 6 mois. Cette évaluation le place dans telle ou telle situation par rapport à une moyenne. Elle permet de l'inclure dans une catégorie, comme

3 Voir notamment CASTEL Robert, les métamorphoses de la question sociale. Voir aussi Desrosières, op cit, p 271.

4 Empr. à l'all.*Statistik*, forgé par l'économiste all. G. Achenwall (1719-1772), qui l'a dérivé de l'italien *statista* « homme d'État », la statistique représentant pour lui l'ensemble des connaissances que doit posséder un homme d'État (*Brockhaus Enzykl.*). (CNRTL)

5 D'une part les États ont besoin d'une main-d'œuvre, d'autre part « un spectre hante l'Europe » : qu'ils décident eux-mêmes ce qu'ils peuvent faire.

6 DESROSIERES Alain, *op cit*.

on faisait au début du XXe siècle, mais aussi de déterminer, de manière dynamique, quelle est sa situation individuelle par rapport aux moyennes de sa catégorie. (Car les statistiques prennent en compte l'évolution, et surtout tentent de la prédire).

Trois mois de chômage : qu'est-ce que ça veut dire ? L'interprétation dépend en grande partie du contexte. Et, justement, les statistiques apportent, ou du moins, proposent une certaine forme de contexte. Les catégories correspondent, en quelque sorte, à cette « situation ». Une manière de placer l'individu dans la société. Trois mois de chômage dans une certaine catégorie est signifiant. Puisqu'il est plus au moins éloigné d'une fréquence moyenne. Par ailleurs en multipliant les catégories, il est possible d'arriver à un traitement très individualisant avec un savoir extrêmement général. Cette démarche traverse d'autres domaines : en médecine, dès que se met en place une santé publique, dans l'éducation lorsqu'on met en place des compétences, en politique lorsqu'on cherche à représenter, etc.

Or, si l'action est guidée par ce savoir, le savoir n'est possible que parce qu'un certain type d'action permet ce savoir-là. En parallèle, la mise en place d'un savoir statistique aussi poussé qu'actuellement nécessite le développement d'un très grand nombre de procédures d'homogénéisation de la société, de collectes de données normalisées, etc. Il va de pair avec l'idée d'un espace social homogénéisé notamment et aussi d'une définition de la société particulière. Pour que tout soit comparable, il faut établir préalablement les équivalences. Pour produire des statistiques, il faut une action et cette action favorise la connaissance par statistique. Pour qu'on puisse produire des statistiques, il faut que la société soit assez homogénéisée, que l'enregistrement des données soit normalisé⁷. En retour, pour agir dans cet espace, il faut une connaissance statistique.

Deux questions se posent sur cette connaissance comme manière de bâtir des objets sociaux. La première est intrinsèque, portant sur la statistique elle-même : comment, au juste, fabrique-t-elle ces objets ? Une deuxième question est extrinsèque : comment concevoir la société pour que ce mode de constitution des objets sociaux soit valable ?

La fabrication d'objets sociaux

La question « interne » est relevée Mario Bunge. Ce philosophe et physicien argentin indique une certaine confusion entre la fréquence d'un événement et la probabilité qu'il se produise. Or, c'est justement la fréquence d'une certaine occurrence que mettent en évidence les statistiques : combien de jeunes sont arrêtés pour trafic de drogue ? Combien les 59 ans et + dépensent-ils en nourriture pour chiens et chats en Belgique⁸ ? Selon Bunge, on utilise ces fréquences non comme des statistiques, mais comme des probabilités.

« Une des leçons méthodologiques importantes que l'on doit apprendre des sciences naturelles est que la régularité statistique (contrairement aux lois des probabilités) n'a pas de puissance explicative, plutôt, elles doivent être expliquées (...) Les régularités statistiques ne peuvent être utilisées comme des préalables (explicatifs) parce que, aussi importantes qu'elles soient, elles ne font que résumer le résultat d'un grand nombre de processus individuels ; elles ne représentent aucun mécanisme (...) Ainsi, « si la probabilité qu'une cause C produise un effet E est un énoncé théorique ; approximativement un quart des événements de la classe C seront suivis d'un événement de la classe E » est un énoncé statistique. Cette différenciation ne peut être vue par les empiristes, qui considèrent de la même manière, fréquence et probabilité, ils ne comprennent pas que, tandis qu'une probabilité mesure la propension d'un élément individuel, une fréquence fait référence à une population complète. En résumé, les lois de la probabilité peuvent expliquer

7 Pour un regard sur l'ampleur et le coût des réformes, réalisés pendant plus d'un siècle pour améliorer la qualité des statistiques voir DESROSIERES, op cit, pp 180-258.

8 http://statbel.fgov.be/fr/binaries/De%20honden%20en%20katten%20van%20de%20Belgen_2008_fr_tcm326-103755.pdf

des régularités statistiques, mais pas le contraire. »⁹

Le philosophe met en évidence la différence entre statistiques et probabilités... Bien entendu, ce n'est pas gratuit. La statistique moderne, telle qu'elle se développe vers le XIX^{ème} siècle est un mélange, entre autres éléments, du calcul de probabilités (une théorie mathématique datant du XVIIe siècle) avec ce qu'on appelait auparavant statistique (c'est-à-dire essentiellement un enregistrement, non chiffré, des « biens » d'un État).

Les probabilités s'intéressent à la répétition d'un geste un très grand nombre de fois. Les statistiques s'appliquent à une population diversifiée. Dans les deux cas, les données présentées sont de très grands nombres. Mais, pour les probabilités, le scientifique part du mécanisme qu'il répète tandis que dans les statistiques, il constatera la fréquence d'une certaine occurrence.

Une pièce de monnaie lancée un très grand nombre de fois tombera, en moyenne, autant sur pile que sur face. Il y aura une **probabilité** de 1/2 d'obtenir pile sur un tirage. Ces résultats tiennent du mécanisme du lancer : la pièce est symétrique et le résultat est très sensible aux moindres changements.

La probabilité explique quelque chose d'un mécanisme. **Une probabilité** : *une cause* (le lancer de ma pièce) *produit un effet* (la pièce tombe côté pile).

En revanche, l'affirmation « 8 % des pères séparés dont les revenus dépassent 3000 euros, ne voient plus leurs enfants¹⁰ », c'est une **fréquence** : *Un événement* (ici, un divorce) *est suivi d'un autre événement* (ici, rencontrer ses enfants).

Le même mécanisme ne se répète pas un très grand nombre de fois, et pour cause... Il faudrait que cet homme dont le revenu dépasse les 3000 euros se sépare un très grand nombre de fois de son épouse (la même), dans des conditions équivalentes.

Et encore la **probabilité** ne serait valable que pour ce monsieur et dans ces conditions précises¹¹. De cette situation, il est impossible d'isoler un élément individuel qu'on pourrait répéter. Et ce, contrairement aux probabilités qui mesurent la propension à la répétition d'un élément individuel. Chaque « 8 % » ne comporte aucun mécanisme qui génère une certaine probabilité de divorcer et de ne plus voir ses enfants. Comme être dans une catégorie de chômeurs ne révèle aucune probabilité générée par la nature de cette personne. Cette personne plutôt qu'une autre ne se retrouvera pas sans emploi par hasard. Au contraire, si vraiment, cette situation était le fruit du hasard, elle pourrait s'expliquer de manière statistique. La société pourrait affirmer que tout le monde a la même chance de devenir chômeur. Et si monsieur Untel l'est devenu, il est à l'origine de son « état ».

Ce n'est pas parce qu'une statistique indique une régularité, parce qu'elle montre un grand nombre d'occurrences autour d'une valeur que l'on peut isoler un mécanisme social. Il s'agit de ce qu'on appelle un problème inversé. Le chercheur possède des résultats et il doit trouver le mécanisme. Pourtant, qui prouve qu'il y a bien **un** mécanisme et non plusieurs ? Qu'est-ce qui prouve que ces résultats sont une addition de différents éléments déliés entre eux ? Dit autrement, on a une réponse, mais on ne sait pas quelle est la question. On ne sait pas non plus si cette question est pertinente.

9 BUNGE, Mario, « La relación entre la sociología y la filosofía », EDAF, 2000. P117. (Traduction personnelle).

10 D'après une étude de l'INSEE français, cité sur France inter ce matin (30 mai 2013).

11 Ou alors on construit des modèles, qui permettent de reproduire un grand nombre de fois, mais le problème reste le même, on a choisi les critères à prendre en compte.

La société qui peut fabriquer ces objets sociaux

Au cœur de ce mélange entre fréquence et probabilité apparaît l'idée d'un diagnostic, basé sur l'idée que la moyenne exprime ce qui est normal, ce qui devrait être, si un certain nombre d'accidents malencontreux n'arrivaient pas. La norme quitte ses habits de catégorie rigide pour prendre désormais un rapport de classement. Pourtant, est-il justifié de croire que parce qu'un événement est fréquent, il est naturel ou normal ? Non. Ce couplage normalité/moyenne est néanmoins assez commode. Les critiques sont aussi anciennes que les statistiques, mais la force des statistiques est double. D'une part, elles ne se présentent plus comme une réalité, et elles acceptent d'être faillibles et perfectibles. Et, concomitamment, elles se présentent comme la seule possibilité de s'occuper d'une question à l'échelle de la société.

Mais surtout, pour produire des statistiques, il faut une société qui elle-même se pense en termes de statistiques. L'histoire des statistiques est longue, il a fallu longtemps pour fabriquer des catégories, parce qu'il a fallu longtemps pour que les comportements des gens se rapprochent peu à peu de ces catégories avec lesquelles on voulait les mesurer.

Les statistiques ont pris d'autant plus de place que, à côté de leur utilisation « scientifique » dans les sciences sociales, elles sont doublées d'une utilisation quotidienne. Les statistiques sont devenues très parlantes, voire... trop bavardes. Le social use et affronte avec complaisance leur logorrhée. Non pas que tout le monde comprenne très bien ce que ces statistiques disent, mais ces statistiques sont facilement reliées à des images. Des expériences, des faits divers, des films, il y a une certaine évidence des statistiques, elles disent des choses qu'on sait bien, elles nous montrent clairement ce qu'il faudrait faire. Or ce qu'on vient de décrire, ces images dotées d'une certaine évidence, c'est le fonctionnement du sens commun. Statistiques et sens commun se marient d'autant mieux qu'on les imagine opposés. Dans tout ce qui regarde l'immigration, par exemple, on a une mine inépuisable d'exemples.

Conclusion

Le type de problèmes sociaux que les statistiques peuvent établir à elles seules est toujours lié à un fonctionnement normal, et différentes manières de regarder des écarts ou des dispersions par rapport à cette norme. Ce qu'elles pointent « naturellement » comme problèmes sociaux c'est ce qu'elles perçoivent comme des dysfonctionnements. Mais, est-ce que les problèmes sociaux sont des décrochages de la société ? Ou est-ce que les problèmes sociaux sont des fonctionnements de la société ?

Par exemple, la précarité est-elle un problème social ? Lorsque la présidente du Medef le nie. Pour elle ; vie est précarité, et que par ailleurs ça ne va pas à l'encontre de la société. Lorsque les politiques de l'emploi privilégient des emplois précaires, la flexibilité, etc. Ce qu'ils affirment est que ceux qui sont dans la précarité n'ont pas forcément décroché de la société.

Pour eux la question pertinente est l'éloignement du marché du travail (et non pas l'éloignement du travail effectif), parce que du coup les chômeurs sont en décrochage. Ils savent bien qu'un chômeur qui cherche du travail activement fait partie du système de production. Ne serait-ce que parce qu'ils exercent une pression sur les travailleurs qui ont un travail. Leur action sociale est de faire en sorte que le chômeur soit en permanence en train de tenter de se rapprocher du marché du travail. Bref qu'il agisse en fonction du marché. Et dans ces conditions, ils sont même prêts à payer quelque chose, c'est l'Etat social actif par exemple.

Si un problème social est un « décrochage » par rapport à la société, la manière de le résoudre est de raccrocher ceux-ci. Mais les raccrocher ne signifie pas donner les possibilités d'une vie digne. Raccrocher quelqu'un signifie simplement qu'il s'active pour chercher de l'emploi. Ainsi, en quelque sorte, les problèmes sociaux sont extérieurs à la société, et la société n'est ainsi que la solution aux problèmes sociaux...

Du coup le précaire par exemple, question pourtant transversale à la société, ne fera pas l'objet d'un subside. Il ne correspond au public cible de personne. Il ne sert pas à individualiser le public. Ce n'est plus la société comme modèle qui propose une place aux précaires, mais les précaires qui disent comment

fonctionne cette société.

Non pas qu'il y ait un savoir statistique « anti-social » et un savoir social anti-statistique, il est important d'avoir une connaissance statistique pour comprendre le précaire. Simplement le précaire ne peut pas être déterminé comme problème social par les statistiques, parce qu'il ne peut apparaître comme une tranche de « décrocheurs », le problème traverse en effet la société. Ce n'est pas un dysfonctionnement par rapport à un fonctionnement normal de la société. C'est au contraire un mécanisme profond et bien enraciné.

Il peut en revanche apparaître dans des situations concrètes. On peut travailler sur le précaire à l'échelle d'un quartier, ou dans un hôpital.

Post-scriptum pour une recherche à venir.

Aujourd'hui on a tendance à juger qu'un problème est social, lorsqu'on peut constater statistiquement son importance. C'est peut être un mauvais raccourci, d'autant plus dangereux que de toutes nouvelles techniques sociales sont en train de se mettre en place. Ce sont des techniques qui ne relèvent plus des statistiques, du moins pas immédiatement, mais du profilage algorithmique. Non plus « qui êtes-vous par rapport à telle ou telle moyenne ? » Mais « Etant donné votre profil individuel (établi à partir de toutes sortes de données par un algorithme), voici le parcours qui vous convient pour développer vos possibilités, dans le cadre du marché ». Au-delà, ou en tout cas parmi les critiques, que l'on peut faire du type de pouvoir qu'entraîne ce savoir, il y a une disparition du social, ou plutôt du politique, comme questionnement sur le commun. La tentation serait grande alors de s'accrocher aux statistiques. Des choses comme « nous sommes le 99 % » etc. Il reste que la force politique, n'est pas liée directement au nombre, mais au savoir et aux pratiques que l'on peut avoir sur les mécanismes sociaux.